

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'amour de la carte postale

Madeleine Ouellette-Michalska

Numéro 47, automne 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39258ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellette-Michalska, M. (1987). L'amour de la carte postale. *Lettres québécoises*, (47), 55–57.

L'AMOUR DE LA CARTE POSTALE

de Madeleine Ouellette-Michalska

On peut se demander pourquoi Madame Ouellette-Michalska a voulu intituler cet essai *L'amour de la carte postale*, plutôt que *Impérialisme culturel et différence*. Le premier titre est plutôt ambigu et oblige le lecteur à se poser des questions. Le sous-titre est clair et précis. Et, à mon avis, c'est ce sous-titre qui devrait apparaître sur la couverture du livre. Qu'à cela ne tienne. L'essai de Madame Ouellette-Michalska est vivant, percutant et vient à son heure. Impérialisme culturel, en gros, cela veut dire que c'est la force économique qui décide de tout qu'il s'agisse de culture générale, de langue, de littérature, de peinture, d'architecture. En ce qui concerne le monde français, c'est donc la France (le centre) qui décidera comment on doit concevoir aussi bien l'universalité de l'homme que le discours sur ce qu'est la langue française.

Il y a une norme partout présente, en langue, en littérature, en arts mais cette norme, elle est imposée par le centre. Et qui est au centre et décide pour le centre? La force économique.

Pour vous donner une idée du discours de Madame Ouellette-Michalska, *Lettres québécoises* vous offre un extrait du chapitre 5 intitulé «Ces livres qui vous enchantent».

Adrien Thériot

L'Amour de la carte postale de Madeleine-Ouellette-Michalska, Montréal, Éditions Québec-Amérique, 260 p., 15.95\$.



Photo: Athé

Extrait

L'Institution littéraire ou la transparence voilée

Chaque institution est le paradigme de la société dont elle émane.

Andrée Yanacopoulos

Si l'on consulte *Le Petit Robert* pour savoir ce qu'est la littérature, on y trouve deux définitions. La première désigne celle-ci comme un «ensemble de connaissances», une «culture générale», «l'ensemble des ouvrages publiés» sur une question. La seconde vise «les oeuvres

écrites, dans la mesure où elles portent la marque de préoccupations esthétiques; les connaissances, les activités qui s'y rapportent».

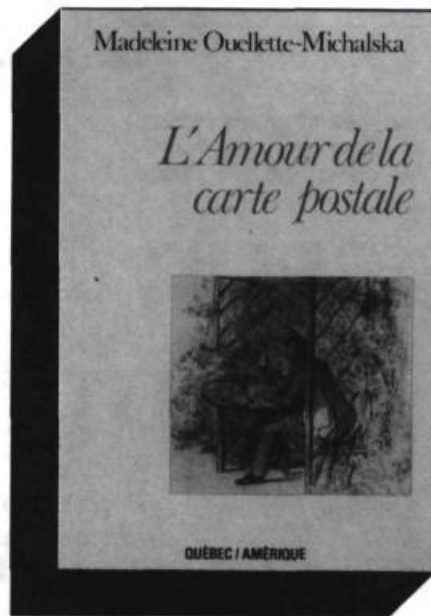
Ces définitions, qui considèrent la littérature comme une qualité d'être ou une activité contribuant à la création d'oeuvres qui signalent l'appartenance à une élite, renseignent peut-être moins sur la spécificité du fait littéraire qu'elles n'indiquent son lieu d'exercice et son

champ de rayonnement. Au sens traditionnel, la littérature vise les gens cultivés capables de «converser avec les grands hommes de tous les âges depuis Homère jusqu'à Voltaire, et depuis Archimède jusqu'à Buffon». L'enseignement classique, qui apprenait l'art de tenir ces conversations, enseignait aussi à accéder aux postes de commande. «L'élève de nos collèges [...] devra commander un groupe de la société», écrivait un pédagogue du

La littérature est un système dont la cohérence et la signification entérinent la cohérence et la signification sociales auxquelles elle emprunte. Ce système englobe l'ensemble de réseaux, théories, méthodes, pratiques qui sous-tendent le fait littéraire, en assurent la reconnaissance et la transmission selon des impératifs qui répondent à une double exigence. Faire en sorte que le social s'y trouve réfléchi comme système signifiant, et présenter les choix littéraires — souvent arbitraires et conventionnels — comme nécessaires. Ainsi, d'un siècle à l'autre, les oeuvres retenues seront considérées comme les seules représentatives de l'universalité avouée, même si l'on ne conserve, de l'ensemble de la production littéraire, que la nomenclature retenue par l'oligarchie qui a pouvoir de la fixer. Tel auteur, tel livre, tel groupe d'oeuvres figurent dans un manuel comme l'ensemble d'une littérature — ou même de la littérature —, alors qu'ils sont le résidu d'un filtrage, ce qui reste une fois effectuée la soustraction des éléments non intégrés ou non intégrables au système.

Néanmoins, aucun consensus ne s'établirait si la littérature n'avait pour première fonction d'imposer une vision du monde qui soit tenue pour légitime et exemplaire. À cet égard, la filiation culturelle joue un rôle important. Les généalogies d'auteurs, les répertoires chronologiques aident à ordonner et à constituer une mémoire collective qui s'imposera à la mémoire individuelle comme un capital symbolique indispensable. Tel personnage, tel poème, tel roman sont, à l'intérieur de la littérature, autant de mises en situation de l'Homme universel, auquel on aurait tort de ne pas vouloir ressembler et qu'il serait honteux de ne pas connaître.

Quand l'étudiant de Port-au-Prince et la fillette de Fort-Lamy récitent Racine ou Claudel, ils célèbrent l'Homme universel, grâce à qui la civilisation est possible et dont semble dépendre leur intégration à la société moderne. Ils ne répètent pas un texte produit par un lieu, une époque, une société qui a transité chez eux par l'aventure coloniale. Ils se prêtent à un rituel. Admis au musée des grandes oeuvres, ils s'imprègnent d'une grandeur insurpassable. L'espace du manuel recouvre leur espace collectif et individuel d'une aura d'excellence qui masque les enjeux de l'apprentissage. Ces auteurs ne sont pas présentés dans une perspective internationale qui les opposerait à d'autres littératures nationales, d'autres modes d'expression favorisant le jugement critique et la saisie de la relativité des formes de civilisation. Leur fréquentation fait ressortir une chose: des individus sont faits pour rayonner, dominer, s'imposer; d'autres sont faits pour s'effacer, se soumettre. Les premiers occupent l'avant-scène. Les seconds restent en coulisse, heureux de participer au spectacle qui les confine à l'oubli.



L'héritage culturel qui se transmet par la littérature est une représentation — au sens de production théâtrale sans cesse réactualisée — dont l'efficacité tient en partie à son anachronisme apparent. Le peu de référence faite au monde contemporain ajoute à la sacralisation du texte qui ne paraît refléter aucun temps et aucun lieu géographique précis. Disposer du registre de l'intemporalité et de l'universalité permet de consolider son emprise. Devient alors aisée l'identification aux valeurs, conduites, attitudes divulguées par la littérature universelle, et tentante l'adoption d'un style ou d'un comportement jugé conforme au modèle.

Tout ce processus s'articule autour d'un axe, jamais complètement dévoilé, qui supporte les textes illustrant ce que l'on qualifiait autrefois de «génie national» et que l'on appelle maintenant «le caractère universel». La mise en système des traits dominants d'une littérature qui revendique l'exclusivité du privilège d'universalité s'élabore toujours à partir d'un centre — métropole, capitale, établissements de haut savoir — où s'élaborent des codes d'accréditation et de normalisation qui débordent le champ littéraire lui-même.

Nous touchons là à une deuxième fonction de la littérature. Créer un centre stable et limité qui reflétera le social et en reproduira les valeurs — sinon à quoi bon faire le consensus —, et autour duquel s'établiront les marges délimitant la périphérie. La périphérie, c'est le lointain, l'hétérogène, le mouvant. C'est le lieu de l'Autre d'où peut surgir la différence qui compromettrait l'hégémonie établie, exigerait la révision des normes ou même le partage des bénéfices.

L'Identité problématique

Dis-moi que je vis

(Titre de roman)

Michèle Mailhot

L'image qu'on se fait de la littérature, d'un grand auteur, la valeur qu'on leur accorde, les fonctions qu'on leur assigne se déploient habituellement du centre à la périphérie. Pour qui occupe le centre, il est facile de dire à qui se trouve refoulé sur les bords: tu habites tel lieu, tu occupes telle place, tu auras tel comportement, c'est-à-dire tu me seras utile ou agréable de telle ou telle manière.

L'une des façons les plus constantes d'être agréable est de se complaire dans l'insignifiance de sa position marginale, de s'abîmer dans sa différence de carte postale confirmant l'autre dans son sentiment de supériorité. J'ai déjà vu des Noirs endosser les compliments faits à leur négritude. J'ai déjà entendu des Québécois se récrier devant des protestations faites envers la stigmatisation de leur accent — un seul, le même pour tous, c'était plus commode et ça cadrerait mieux avec les stéréotypes.

Sur la scène de la représentation sociale, le refrain du centre c'est: voyez comme j'existe, comme mes oeuvres parlent, comme j'ai du génie. À l'opposé, la plainte de la périphérie se résume souvent à: croyez-vous que j'existe? dites-moi que je vis. Il est difficile de se reconnaître, de s'imaginer et de se percevoir autrement que comme absent, en dehors, différent ou différente de, lorsque ses modèles et ses références viennent d'ailleurs.

C'est par l'identification que s'établit le lien entre l'individu et la collectivité. Et l'identité, c'est l'image de soi et structuration de soi qui prennent forme dans la relation vécue avec son environnement, avec l'Autre. C'est la perception de soi acquise dans le rapport au temps et à l'espace collectif du groupe auquel on appartient. Le réel historique détermine la vision de soi autant que la vision de l'Autre. Si la durée consignée dans l'histoire et le récit — tout récit — se réfère exclusivement ou principalement au temps de l'Autre, à ses préoccupations et à ses réalisations, la constitution d'une identité propre est pour le moins problématique. L'effort exigé pour s'insérer dans l'histoire de l'Autre, pour entrer dans sa peau et tenir un rôle de figuration oblige à la destitution de soi. □